

V

A Mpuapua par l'Ugogo.

26 octobre — De Kabarata à Muhalala, quatre heures trois quarts.

Nous avons encore dix chèvres ou moutons. De bon matin quelque vaurien de Kabarata persuade au berger, du reste habituellement très consciencieux, qu'en partant à l'avance il ne sera pas gêné par la caravane. Le jeune homme suit ce conseil et se met à précéder Stanley avec un certain nombre de Soudanais ; la caravane vient ensuite, à quelques centaines de mètres de distance. La broussaille, tout d'abord assez clairsemée, devient insensiblement plus épaisse et après une heure de marche environ nous entendons du bruit en tête du convoi. Bientôt notre chevrier apparaît, mais sans ses bêtes, et inconsolable ; il nous raconte qu'une bande de brigands s'est précipitée soudain hors de la broussaille, a lancé des javelots et des flèches sur lui ainsi que sur les femmes soudanaises et les enfants qui l'accompagnaient, et lui a enlevé toutes ses chèvres.

Avant que deux ou trois hommes armés de fusils eussent trouvé le temps de les charger, tout le bétail avait disparu. Les femmes et les enfants s'étaient enfuis, et lui aussi. Une flèche avait blessé un enfant au bras, mais sans gravité. On suppose que ce sont des gens de Munye Mtwana qui ont tenté ce coup hardi ; mais les Wanyamuézi, qui connaissent le pays, affirment qu'il n'en est rien. Les hommes de Munye Mtwana sont toujours armés, de fusils, et cette bande n'avait que des lances et des arcs. Ce sont des gens de Kabarata et, ce qui semble le prouver, c'est que c'est un des leurs qui a persuadé à notre berger de prendre les devants. Le résultat est du reste le même ; nos chèvres seront mangées, mais non pas" par nous. Cette perte nous est d'autant plus sensible que l'on trouve difficilement à s'approvisionner dans l'Ugogo.

Munye Mtwana est un mgwana qui s'est établi dans le Mgunda mkali et qui, depuis; dix ans, avec l'aide de vagabonds accourus autour de lui, y rançonne ou dépouille les caravanes. Il a soumis à son autorité un certain nombre de villages Wagogos près de Mdaburu, et s'est fait tellement craindre des Arabes, ses ennemis mortels, que la route de Mdaburu n'est plus guère fréquentée : « Le chemin est mort. » Envers les Européens il s'est généralement bien comporté; les missionnaires qui ont habité Mdaburu de 1880 à 1882 vivaient en bonne intelligence avec lui et n'avaient nullement à se plaindre de ses procédés ; ils habitèrent même quelque temps son tembé. En revanche les caravanes arabes devaient payer par de lourds hongos le droit de traverser le Mgunda mkali sans être inquiétées, et c'est ce qui leur fit abandonner la route. En tout cas il est douteux que les gens de Munye Mwana aient pu venir si loin vers le Nord et attaquer une caravane de blancs, car il ne le veut pas et il a plusieurs fois restitué le bien volé. Mais les brigands, ses complices, ne lui obéissent pas toujours.

Un garçon de la suite du Pacha a disparu. Il assistait au vol des chèvres, avait pris la fuite, était tombé sur une racine et n'avait pas reparu au camp. Sans doute les brigands l'auront tué.

L'incident du vol des chèvres forme le sujet de la conversation pour le reste de la marche jusqu'à Muhalala. Elle dure près de cinq heures. Nous descendons presque constamment vers le Sud, à travers la broussaille. A moitié route nous traversons Une longue mais étroite plaine découverte, puis nous suivons une chaîne de petites collines granitiques jusqu'à ce que nous descendions à pic dans le bassin de Muhalala, le Premier district de l'Ugogo. Muhalala semble occuper la place d'un ancien lac ; il est entouré d'un cercle de collines, et seule une ouverture vers le Sud-Est permet à l'eau de s'écouler. Deux étangs, situés un peu à l'est de notre camp, peuvent passer pour les restes du lac. L'eau se trouve immédiatement sous la couche de terre ; aussi une nombreuse population s'est-elle rassemblée dans cet endroit. On dit que l'on y compte cinquante-huit tembés, dont tous les habitants ne sont peut-être pas de vrais Wagogos, mais en ont en tout cas le caractère.

Les Wagogos sont un peuple insinuant et audacieux dont on a peine à se défendre ; de plus ils sont excessivement sales. Quand ils portent des vêtements d'étoffe, et qu'ils ne se contentent pas, d'une peau de chèvre attachée à l'épaule, ils les teignent en rouge-brun, ainsi que leur peau et leurs cheveux. Les lobes de leurs oreilles sont allongés d'une façon difforme, et ils y mettent toutes les choses possibles : de petits disques de bois, du fer, des anneaux, du tabac, une pipe, etc. Leur armement se compose d'un bouclier en peau de bœuf, plus long que large (0m,80 sur 0m,40), non teint, dont les bords sont un peu convexes et le milieu légèrement concave ; il est plus grossièrement travaillé que celui des Masaï ; d'une lance de forme variable, depuis celle des Masaï jusqu'à celles qui sont usitées sur la côte ; d'un arc et de quelques flèches. Ils sont très nombreux et par suite très riches, ce qui les rend insolents. Comme ils ont la mauvaise habitude d'exiger de grand hongos des caravanes qui traversent leur pays, il arrive souvent que celles-ci se réunissent pour n'avoir à payer qu'un hongo qui est alors moins lourd pour chacune.

Les caravanes sont à leur merci, car les porteurs se refusent à partir tant que le hongo n'a pas été payé, et en outre les Wagogos occupent les sources et empêchent d'y puiser de l'eau jusqu'au paiement. Le pays est très désagréable, complètement déboisé ; jusqu'à la saison actuelle, un vent très fort y soulève continuellement de grands tourbillons de sable, très pénibles pour les yeux.

27 octobre. —

Le manangua de Muhalala exige un hongo, que M. Stanley réglera dans la journée. Aujourd'hui nous faisons repos pour permettre au personnel de la caravane de se remettre un peu des fatigues du Mgunda mkali.

— Au matin nous recevons la visite de quelques gens de Mingiriti (entre Nindo et Samui), qui connaissent le P. Girault. Ils vont chez les Masaï à la chasse aux éléphants, et nous racontent qu'il y a un chemin bien plus court pour atteindre l'Usukuma. Il conduit à la colonie arabe d'Irangi, distante seulement de deux jours de marche, de là en cinq jours à Ntusu et en huit autres à Bukumbi.

La colonie arabe d'Irangi est, paraît-il, aussi importante que Tabora; on y cultive le riz et le froment, et le mtémi est un Arabe. Ntusué est situé dans la plaine salée d'Irasa, qui ne fait qu'un avec la plaine d'Ibembele; les Balangis d'Irangi ne sont pas des Wataturus, mais s'en distinguent beaucoup au contraire. On vient de tous côtés dans la plaine d'Irasa pour acheter du sel, qui forme le principal article de commerce. Les Arabes d'Irangi envoient des caravanes dans la région à l'est du Nyanza pour s'y procurer de l'ivoire ; ils auraient noué des relations amicales avec les Masaï, qui ne les tracasseraient pas.

A Muhalala la population est très mélangée, on y trouve surtout beaucoup de Wataturus. Le district dépend de Mukenge de Nyangwira, mais le chef exige cependant un hongo; Stanley lui envoie 16 dotis, dont il n'est pas content. — « Si tu n'en veux pas, renvoie-les ; nies gens et moi nous sommes prêts. »

— Cette réponse catégorique, accompagnée d'un geste éloquent du côté des faisceaux d'armes, change immédiatement les dispositions de l'avidé manangua, qui cesse de réclamer.

Il y a encore sur ce point une autre caravane se rendant à Tabora. Les gens disent d'abord que c'est une caravane Wanyamuézi, mais nous apprenons ensuite qu'elle est destinée à des Arabes. Le conducteur est un Mnyamuézi d'Unyanyembé, et elle est escortée par des Wangwanas. Ceux-ci nous racontent qu'ils ont marché très vite, car derrière eux venaient beaucoup d'Allemands avec un grand nombre de soldats qui accompagnaient plusieurs caravanes Wanyamuézi jusqu'à Mpuapua.

Les Allemands auraient pris à leur solde les Vahéhé et les Wangonis et Buschiri seraient en fuite. Puis l'on nous dit juste le contraire : Buschiri aurait battu les Allemands avec l'aide des Wahéhé et des Wangonis, etc. Dans cette caravane se trouvent aussi des gens de Tipo-Tipo ; nous demandons aux officiers ce qu'ils pensent de lui. On nous répond que c'est un traître et que Stanley devrait faire confisquer ses biens à Zanzibar. — Muhalala est situé à 5° 48' 30" de latitude sud.

28 octobre. — De Muhalala à Itibwé, quatre heures.

Bien que les postes aient été doublés hier soir, deux fusils Remington appartenant à des sentinelles ont été volés pendant la nuit. L'on ne peut même compter sur les Wangwanas. Quand le maître dort et qu'on n'a plus à redouter de lui une visite inopinée, toutes les sentinelles en font généralement autant. Nous passons devant deux étangs, restes de l'ancien lac, où de nombreux oiseaux d'eau prennent leurs ébats, puis, sortant du bassin de Muhalala, nous montons lentement vers l'Est. La broussaille où nous entrons se compose en grande partie d'arbres appelés Mumbos, Parés d'une fraîche verdure ; c'est la première broussaille verte que nous voyons depuis le Nyanza. Par endroits elle est clairsemée, et l'on y voit de petits tembés isolés. Le commencement de l'étape à travers ces arbres verts est très agréable, puis nous entrons dans des terrains cultivés.

Insensiblement la contrée se découvre davantage, et au bout de deux heures et demie nous atteignons Kilimantindi, petit district habité en grande partie par des Wanyamuézi que la guerre a chassés d'Uthia. Le granit apparaît de plus en plus, mais on rencontre aussi de très belles veines de minerai, maintenant inexploitées ; autrefois il y avait ici des forges. — Le pays est coupé par de nombreux ravins.

A huit heures trois quarts nous sommes au bord du plateau et nous voyons s'étendre devant nous la vaste plaine de l'Ugogo. Certaines zones en sont complètement déboisées ; çà et là se montrent de vastes régions couvertes d'arbres, mais tout est aride et sec, et l'on n'y voit pas la moindre trace de verdure. C'est dans ce pays que nous allons maintenant marcher pendant huit jours. Du point où nous sommes les petites chaînes de collines onduleuses disparaissent ; la hauteur sur laquelle nous nous tenons forme un vaste demi-cercle allant du Sud au Nord, et sur le bleu de l'horizon elle semble se confondre au Nord-Est avec les chaînes de montagnes qui bornent le plateau intérieur du côté de la mer. Le Sud-Est s'ouvre à l'infini.

La descente dans la plaine est assez raide et pénible, le sentier plein de pierres et de blocs de rochers. Au pied de la montagne nous traversons un ruisseau, le Simbaluma, dont les eaux coulent vers le Sud ; de nombreux tombés indiquent que l'endroit est très peuplé. Puis nous traversons encore une petite étendue de broussaille épineuse pour camper enfin près d'un village nommé Itibwé. Ce district me paraît tirer son nom du ruisseau Simbaluma. Nous y sommes en plein Wagogo ; le canton obéit également à Mukenge de Nyangwira, et l'on ne nous réclame pas de hongo. En revanche, il est brusquement interdit de porter des vivres à notre camp et de nous laisser prendre de l'eau. La première de ces défenses a du moins l'avantage de nous délivrer pour quelque temps des importunités des Wagogos, car un chef les chasse tous du camp, à notre grande joie. Cependant ces gens avides d'étoffes nous vendent ce qu'ils ont, malgré les ordres donnés, et le soir nous étions de nouveau assaillis par une foule curieuse et bruyante.

L'interdiction de puiser de l'eau était plus grave, mais M. Stanley envoya aux sources une petite troupe avec les fusils chargés, et devant cette démonstration les Wagogos postés pour défendre les abords de l'eau se retirèrent sagement. Ils demandèrent seulement qu'on ne prît pas de l'eau qu'ils avaient versée dans les abreuvoirs pour leurs bœufs et leurs vaches, et " en cela ils étaient dans leur droit. Pareille chose était déjà arrivée à Muhalala, où quelques Wagogos avaient menacé de leurs lances des femmes et des enfants en train de puiser de l'eau ; mais à l'apparition des fusils ils avaient pris le large.

Nous avons établi nos tentes à l'abri d'immenses baobabs, mais cependant nous y souffrons beaucoup du vent et de la poussière. C'est là ce qui donne une mauvaise réputation à l'Ugogo ; dans cette plaine déboisée le vent acquiert une force extraordinaire, et les tourbillons qui se forment partout soulèvent d'énormes masses de sable ; aussi dans ce pays la mesure normale de poussière qu'un homme doit avaler est-elle considérablement augmentée.

Dans tout ce qu'on prend il y a du sable, et ce craquement perpétuel sous les dents gâte complètement le plaisir que l'on peut éprouver à manger. Il est probable qu'il en est autrement dans la belle saison, lorsque la récolte du sorgho n'est pas encore faite.

L'Ugogo ne produit pour l'instant que du sorgho et quelques mauvaises citrouilles ; on n'y cultive ni patates, ni arachides, ni manioc, ni autres plantes alimentaires ; rien que du sorgho et des troupeaux, et encore est-ce une énigme que de savoir de quoi les animaux peuvent vivre pendant la saison sèche, les gens du pays prétendent qu'ils mangent du sable. On les pousse dans la broussaille où ils trouvent çà et là un peu d'herbe desséchée ; mais, par endroits, le sol est si aride sous la broussaille qu'on n'y voit nième plus de racines d'herbe. Impossible de trouver du fourrage pour nos ânes, ils vivent uniquement de sorgho, et dans l'intervalle ils en rongent des tiges qu'on a amassées pour brûler, car dans les districts peuplés le bois de chauffage est également rare.

29 octobre. — D'Itibwé à Nyangwira, quatre heures.

Notre route nous conduit à travers une plaine partout cultivée et renfermant de nombreux tembés. Nyangwiru est le district le plus peuplé de l'Ugogo, et Mukenge est le plus puissant des princes Wagogos. C'est un malheureux vieillard aveugle et son fils est, dit-on, tout dévoué aux blancs. Au bout d'une heure nous franchissons le lit desséché du Nyamgogo, appelé par les Wangwanas mto Mizanzi (rivière des palmiers), car dans ce pays abonde une espèce de palmier à feuilles en éventail, du genre *Hyphœ*. Ce lit est en ce moment complètement à sec ; l'année dernière nous avions campé au nième endroit et rencontré de nombreuses mares. — Après avoir quitté le bord de la rivière, nous marchons sans interruption pendant trois heures et quart à travers la plaine, dont la monotonie n'est interrompue que par des groupes de cette espèce de palmiers que je viens de nommer, et nous venons établir notre camp dans le voisinage de la résidence princière, au milieu d'un bois des nièmes arbres.

Devant nous s'étend une plaine dénudée, offrant le plus beau champ de manœuvres que l'on puisse imaginer pour de la cavalerie ; çà et là quelques tombés. Dans la campagne errent de nombreuses bandes de grues royales que l'on peut difficilement approcher.

Bientôt arrivent des envoyés de Mukenge qui nous disent : « Vous n'avez pas d'ivoire, vous n'avez pas de pioches ; quel hongo pouvez-vous payer ? Abattez un vieux tombé et portez-en le bois au mtémi, ce sera votre hongo. » Naturellement nous repoussons leur proposition. Les caravanes qui viennent de l'intérieur donnent ordinairement comme hongo quelques pioches que l'on se procure à bon compte dans l'Usukuma, l'Ugogo ne produisant pas de fer. M. Stanley envoya quelques étoffes et l'on finit par tomber d'accord ; car d'une part Mukenge hésitait à recourir aux mesures de violence envers une caravane si bien armée, dont le chef sait fort bien se défendre le cas échéant, et d'autre part M. Stanley ne voulait pas pour quelques dotis exposer la vie de l'un ou l'autre de ses gens.

En cas d'attaque le grand nombre des invalides ou des malades, des femmes et des enfants, devenait en outre une grande cause de faiblesse. Mais ce système de hongos ne peut durer ; il faudra y mettre ordre. Nos porteurs ont tous de grandes quantités de tabac dont ils espèrent se défaire ici avantageusement, car les Wagogos usent beaucoup de tabac et n'en cultivent pas. Mais le tabac Wanyamuézi ne leur plaît pas, et nos gens ne font que de médiocres affaires. Les Wagogos prêtèrent celui de l'Usagara, en pains semblables à des mottes à brûler, car on peut plus facilement le râper pour en faire du tabac à priser, que les petits disques ronds et tressés des Wasukumas. Aussi les caravanes venant de la côte achètent dans l'Usagara de grandes quantités de tabac, qui se revendent ici très avantageusement.

30 octobre. De Nyangwira à Kintingu, deux heures.

Les Wagogos sont très voleurs, mais aujourd'hui ils n'ont rien pu nous prendre. Notre marche nous mène vers le Nord-Est ; nous abandonnons la route des caravanes arabes qui traverse à l'Est des districts très peuplés et où, pour cette raison, on réclame de forts hongos que M. Stanley veut éviter. Sur notre route que suivent seulement M. Stokes et les indigènes, la population est rare et, par suite, on n'a pas à craindre les hongos. Stanley a encore des bœufs de Néra ce qui simplifie la question des vivres. Après une marche de deux heures sur la frontière du Nyangwira, c'est-à-dire le long de la broussaille, le guide déclare qu'il n'y a plus d'eau plus loin, et cependant je sais très bien que l'on en trouve toujours dans le Bubu. Nous campons donc dans la broussaille, près de sa lisière et des derniers tembés du Nyangwira, dans une localité appelée Kintingu.

Suivant notre habitude nous allons saluer M. Stanley à notre arrivée. Il est assis sous un arbre, en train de fumer sa pipe, tout en surveillant l'installation de sa tente.

Quand elle est prête, il s'y glisse et ne reparaît plus qu'au lever du soleil. Je crois qu'il rédige ses notes, car chaque fois que je suis allé le voir dans sa tente, je l'ai trouvé assis devant un énorme volume. A son arrivée en Europe, l'univers impatient n'attendra pas longtemps une lecture intéressante. Je pense que le récit du voyage sera fini quand nous atteindrons la côte, car maintenant que l'on marche dans des conditions régulières et sur des chemins connus, M. Stanley n'a plus guère à se préoccuper de la caravane ; c'est l'affaire de ses officiers.

Quand il est de bonne humeur, les quelques minutes que nous passons à causer avec lui pendant qu'on monte sa tente sont les plus intéressantes de toute la journée. Il raconte alors trait pour trait divers incidents de sa vie aventureuse, et c'est avec un tel feu, un tel bonheur d'expression, que ton ne remarque pas comme il parle mal français. Il exprime alors ses idées sur la colonisation de l'Afrique et sur le rôle des missions. Aujourd'hui il est irrité contre les Wagogos qui lui ont fait payer un hongo.

« — Si cela s'était passé au commencement de l'expédition, je leur aurais donné un hongo de plomb. Nous avons eu cent cinquante-trois escarmouches et sommes devenus un peu philosophes. Mais je voudrais revenir par ici avec la mission d'assurer la route; en un mois ce serait fait, et un enfant pourrait passer. Des marchands s'installeraient alors le long du chemin et le voyage deviendrait facile. Que l'on paie quelque tribut au chef, c'est dans l'ordre ; mais ces Wagogos ne font que piller, on n'en peut même obtenir de l'eau et, malgré le hongo, le chef n'est responsable de rien. Ses gens volent dans le camp, dépouillent et massacrent les trainards ; il faut aviser. » — Ensuite il parle de la mission de l'Uganda : —

« Grâce à elle ce pays a pris plus de valeur que tout le reste de l'Afrique ; nulle part je n'ai vu dans toute la population un semblable désir de s'instruire. On ferait bien de consacrer tout son inonde et toutes ses ressources à ce seul pays ; de là, comme une étoile, le christianisme rayonnera sur les autres régions. »

Mais la tente est dressée et M. Stanley disparaît.

—

31 octobre. — De Kintingu à la rivière Bubu, deux heures et demie.

La nuit dernière trois fusils ont été volés à M. Stanley ; aussi est-il de mauvaise humeur dès le matin. « Si je n'avais pas toutes ces femmes et tous ces malades, je n'hésiterais pas une minute, les Wagogos payeraient cher les fusils ; je commencerais le combat sur-le-champ. » Et je le crois bien volontiers. Nous partons à cinq heures trois quarts et nous entrons dans la broussaille. Au bout d'une demi-heure nous entendons le tambour d'une caravane, et bientôt après nous en rencontrons une grande, se rendant de la côte à Uyui. Les gens marchent en rangs serrés. Mais qu'est-ce donc ? Un grand gaillard porte la main à sa tempe et dit : « Guten Morjen ! » (bonjour) (1), puis d'autres en font autant ; puis vient une troupe de femmes qui toutes disent « Guten Morjen », en faisant le salut militaire.

¹ Il faudrait : Guten Morgen. -- En écrivant ' Morjen ', le P Schynse cherche à donner une idée de la prononciation des indigènes. (Note du traducteur.)

—
Mais, mon garçon, où donc as-tu appris cela? demandai-je à l'un d'eux. — A Bagamoyo. — Es-tu donc un Allemand ? — Tous *Mtaki* (Allemands), et comme preuve il fait entendre un vigoureux « Ja ! » — Plus loin vient un autre tambour. Ce sont des gens de l'Urarnbo qui, tous, hommes, enfants, et surtout les femmes, font le salut militaire en disant « Guten Morjen ». Nous arrêtons le chef et lui demandons des explications. — « Nous sommes Allemands, dit-il, nous avons combattu auprès des Allemands à Bagamoyo et nous l'avons reconstruit plus beau qu'il n'était. Maintenant tout est allemand, il ne reste plus qu'à couper la tête aux Arabes ; les Arabes de Bagamoyo sont « kaput » (Warabu wa Bagamoyo kaput).

Nous continuons notre route, lorsque j'aperçois un fusil à répétition allemand. Le porteur ayant une allure suspecte, je le lui prends, pensant qu'il l'a volé ; mais bientôt arrive le véritable, propriétaire qui me montre un billet : « Le Mnyamuezi Kingu s'est bien conduit. — Wissmann » — et, en outre, des paquets de cartouches.

Alors je le lui rends. Les Wanyamuezis qui l'accompagnaient étaient tout étonnés de l'effet d'un petit billet. Kingu me raconte que M. le capitaine Wissmann était venu avec eux jusqu'à Mpuapua, et qu'après y avoir construit un borna il y avait laissé des blancs et des soldats.

Cette rencontre de la caravane nous a beaucoup retardés dans notre marche, car le sentier est si étroit dans la broussaille que deux porteurs ne peuvent se croiser qu'à grand'peine et avec beaucoup de précautions. Nous atteignons le Bubu à huit heures et demie. C'est un ruisseau profondément encaissé, large de 10 mètres, qui, à la saison des pluies, coule vers le Sud (jusqu'au Rufidschi). Maintenant il est à sec ; en creusant le sable, les gens trouvent aussitôt de l'eau ; nous aussi nous en avons trouvé l'année passée. Plus au Nord, dit-on, son eau serait courante. L'endroit où nous le traversons est situé à environ 5° 54' Sud.

Vers midi, des courriers arrivent de la côte. Ils étaient venus par l'autre route jusqu'à Nyangwira et nous avaient suivis.

Nous avons donc des nouvelles des événements qui se sont passés là-bas. Buschiri est battu et les caravanes circulent escortées par des soldats allemands. Wissmann est allé à Mpuapua, où Buschiri avait détruit le poste ; il y a rebâti un fort, mais il est, paraît-il, retourné à la côte, en y laissant trois blancs avec 100 soldats et un officier, qui doit accompagner Emin-Pacha jusqu'à la côte. Les courriers continuent ce soir leur route jusqu'au Nyanza. — Sur le bord du Bubu l'on voit encore quelques palmiers (des *Hyphae*).

1er novembre. — Du Bubu à Magombia, cinq heures et demie.

C'est aujourd'hui la Toussaint, mais l'endroit où nous sommes ne nous permet pas de nous arrêter ; que ce soit fête ou dimanche, il faut que la caravane aille de l'avant ; les marches sont commandées par les circonstances, à peine avons-nous le temps de dire la sainte messe. Nous sommes obligés de célébrer la fête avant le jour ; puis commence le tumulte précurseur du départ et, au lever du soleil, trois coups de sifflet stridents, lancés par M. Stanley, annoncent que chacun doit prendre son rang et se mettre en marche.

M. Stanley exige une sévère discipline et ses gens le connaissent. A peine le dernier coup de sifilet a-t-il retenti que tous se trouvent sur le sentier, prêts à marcher, la charge sur l'épaule. M. Stanley allume sa courte pipe et, armé d'un long bâton, prend la tête de la colonne, suivi d'un jeune garçon portant son parasol, de son domestique avec sa carabine Winchester et d'un Mgwana qui conduit l'âne. Puis vient la caravane. Au bout d'une heure ou deux M. Stanley monte sur son âne et l'allure devient plus vive. Malgré tout il n'y a pas de traînards parmi les gens de Stanley ; devraient-ils galoper, ils ne peuvent s'attarder, car les deux compagnies viennent derrière en rangs serrés. A vrai dire c'est autre chose pour les Soudanais. La troisième compagnie, marchant tout à fait en queue, est obligée de les pousser en avant.

La contrée, depuis le Bubu jusqu'à Magombia, présente de nombreuses traces de cultures anciennes ; par endroit on y trouve encore des restes de tombes. Toutefois, je ne puis affirmer si les habitants ont été chassés par la guerre ou s'ils se sont retirés parce que le sol s'est épuisé par la culture.

Pendant la plus grande partie de la route je cause avec Emin-Pacha, qui ne fait aucun mystère du but véritable de l'expédition. Comment un homme aussi retors qu'un marchand écossais aurait-il eu tout à coup l'idée de consacrer des sommes importantes à la recherche d'un employé égyptien, dont peut-être jusqu'alors il n'avait pas même entendu prononcer le nom ? Ce n'était pas pour le Dr Emin-Pacha, mais pour la province dont il était gouverneur et pour son ivoire que l'on avait entrepris l'expédition. Si les circonstances étaient restées ce qu'elles étaient, les quatre mille quintaux d'ivoire accumulés à Wadelaï en auraient amplement couvert les frais et auraient constitué un fonds de réserve pour quelques années.

Entre temps Emin -Pacha aurait amassé d'autre ivoire, on aurait ainsi annexé une belle province sans bourse délier, et on en aurait tiré des ressources suffisantes pour la mettre en communication avec Mombassa. Si l'on approvisionnait Emin-Pacha, il devait, en revanche, mettre son influence et sa connaissance du pays au service de ses libérateurs, et le tout se serait changé en une heureuse spéculation commerciale. « Je suis très reconnaissant à ces messieurs de ce qu'ils ont fait, conclut le docteur, mais j'ai pénétré le but véritable de l'expédition dès mon premier entretien avec Stanley. S'il ne m'a pas fait de proposition directe, j'ai cependant senti tout de suite qu'il y avait là-dessous autre chose que le simple désir de rapatrier quelques employés égyptiens. »

Tout en causant, nous sommes entrés dans un pays découvert où nous apercevons des tombés isolés. Nous campons à Magombia, qui dépend aussi du mtémi de Nyangwira. Mais la tribu est trop peu nombreuse pour pouvoir nous extorquer un hongo. L'eau est assez abondante ici, dans des trous profonds d'environ 3 mètres, mais les vivres sont rares, moins rares cependant que l'année dernière, où les porteurs ne purent trouver que de mauvaises citrouilles qui provoquèrent chez eux des maladies.

Dans l'après-midi tombe une pluie légère ; serait-ce le commencement de la petite saison pluvieuse qui, dans cette contrée, se produit aux mois de novembre et de décembre, mais qui, souvent aussi, fait défaut ? — Magombia est situé sur une légère éminence qui, vue de Kitingu, a l'air d'une chaîne de collines basses ; mais la pente est à peine sensible.

2 novembre. — A Magombia

M. Stanley accorde de la viande et un jour de repos, car ici il y a toujours plus de ressources que nous n'en trouverons plus loin. Par suite des vols réitérés de fusils les sentinelles sont maintenant un peu plus consciencieuses et rien ne nous est dérobé. L'Ugogo, a une mauvaise réputation à cause des nombreux vols qui s'y commettent. Les chefs Wanyamuezi font payer, eux aussi, des hongos, mais du moins ils restituent, quand ils le peuvent, les choses dérobées, ce dont il n'est nullement question chez les Wagogos. (Magombia est à 5° 5' de latitude sud.)

3 novembre. — De Magombia au camp dans le pori, six heures.

Depuis Nyangwira nous avons marché vers le Nord-Est; aujourd'hui nous tirons au Sud-Est. Nous descendons de la colline dans une vallée où un cône de granit s'élève jusqu'à la hauteur de cette même colline, puis nous traversons un pays légèrement ondulé, toujours à travers la broussaille. A neuf heures, nous mettons le pied dans une vaste plaine couverte de ronces et d'acacias. Dans la saison des pluies elle est sous l'eau et forme un grand marécage. Au Nord se dresse une haute chaîne de montagnes qui se dirige vers l'Est. On nous raconte que derrière ces montagnes se trouve la colonie arabe de Sandauzi, et, un peu plus loin, Irangi. Pour y arriver il faut aller de Mpuapua à Mataka, où nous devons être demain, puis, se dirigeant vers le Nord-Ouest, traverser pendant plusieurs jours un pori sans eau. Une caravane met huit jours pour aller de Mataka à Irangi, et cela concorde avec les renseignements qu'on nous a donnés à Muhalala.

Tout en marchant constamment dans la broussaille nous atteignons encore trois autres étangs à sec, mais plus petits que le premier, et tous appelés naturellement « ziwani » , et à midi nous Campons en pleine broussaille le long du sentier. Heureusement aucun danger ne nous menace ici, car, en cas de surprise, nous serions dans une très fâcheuse position. Chacun s'attendait à ce que l'on ne trouvât pas d'eau, mais cependant presque tous les porteurs avaient bu leur provision. Le camp une fois installé, des troupes entières partirent pour en chercher, naturellement sans emporter d'objets d'échange. Connaissant le pays, je donnai du tabac et des étoffes à l'homme qui était chargé de nous rapporter de l'eau ; il fut le seul à en trouver ; nombre d'autres, des femmes et des enfants, restèrent près des sources, où le liquide ne coule que très lentement ; il faut attendre une demi-heure pour en avoir un litre. Si l'on creusait deux pieds plus avant, on en aurait suffisamment, mais personne n'y songe.

Les Wagogos mettent cette circonstance à profit ; ils défendent de puiser aux fontaines abondantes et les porteurs sont obligés par suite d'acheter de l'eau. L'année dernière nous avons dû la payer à Matakô 25 à 30 centimes le litre. Habituellement on paie avec du tabac; mais, l'an passé, la caravane de Mtérékéza était campée à côté de la nôtre et les deux réunies comptaient plus de 2,000 hommes. Il y avait donc beaucoup de consommateurs, et les Wagogos, devenant impudents, refusèrent d'accepter le tabac et demandèrent des étoffes. Ce furent les gens de Mtérékéza qui commencèrent à payer en cette monnaie, mais, le lendemain matin, il leur manquait trois charges d'étoffes et deux fusils, volés, je le crois bien, par nos hommes, qui se dédommageaient ainsi du tort que leur avait causé le renchérissement de l'eau.

Emin-Pacha est un peu souffrant ; nous lui avons offert du vin dont nous nous servons pour la messe, mais il l'a rapporté sans y avoir seulement goûté. « Je vous le redemanderai un jour pour un malade, dit-il ; jusque-là je vous prie de le garder. »

C'est pour moi une énigme que de comprendre comment cet homme peut vivre et supporter les fatigues du voyage. Le matin il prend une petite tasse turque de café, sans le moindre ingrédient ; puis vient la marche, qu'il fait, il est vrai, à dos d'âne. Au camp, le soir arrive souvent sans que ses gens lui aient rien préparé. Jusqu'à présent je n'ai vu en Afrique aucun Européen vivant de si peu. D'autre part il tient beaucoup à sa table et à sa chaise, sans lesquelles il ne peut travailler. Son temps appartient à la science, ce qu'il lui en reste, il le consacre à sa petite fille, qu'il soigne comme la prunelle de ses yeux. Cette enfant est toujours portée devant lui dans un hamac, et assez près pour qu'il puisse surveiller ce hamac, malgré sa mauvaise vue.

4 novembre. — Du camp dans le pori jusqu'à Njasa, quatre heures.

Après une marche de plus d'une heure à travers la broussaille, nous atteignons de bon matin une plaine découverte, qui doit être inondée à la saison pluvieuse, et une heure après les sources presque à sec de Matakoto, où nous avons campé l'année dernière.

Matako ne se compose que de quelques tembés, abandonnés pour la plupart. C'est là que la route bifurque clans la direction d'Irangi. Nous abandonnons le chemin de la forêt, car, n'ayant pas d'eau à Matako et ne devant en trouver sur ce chemin qu'au bout de neuf heures, nous serions obligés de nous tenir plus au Sud pour rencontrer des villages et de l'eau. Nous traversons une ondulation en forme de plateau qui se dirige vers le Sud-Ouest, et nous atteignons vers dix heures les tembés de Njasa, près desquels nous campons. L'eau est assez abondante, mais de médiocre qualité. Le pays n'est que peu cultivé, les tembés sont petits ; en revanche les habitants ont de très nombreux troupeaux, preuve que les environs sont encore assez peuplés, car les troupeaux seraient volés si leurs propriétaires n'étaient pas assez forts pour les défendre. Il est difficile de se procurer des vivres, les Wagogos demandant des prix insensés. A vrai dire, ils n'osent pas parler ouvertement du hongo qu'ils exigent des petites caravanes, et qui détermine celles-ci à choisir la route sans eau à travers la forêt ; ils disent seulement qu'ils ont forcé Mtérékéza à en payer un, ce qui est un pur mensonge, et s'abstiennent prudemment d'essayer d'en extorquer un à Stanley.

5 novembre. — De Njasa à Ipara, trois heures.

A travers une contrée en partie cultivée, en partie couverte de migongwas (sorte de petit acacia épineux au bois très dur), nous descendons de l'éminence où nous avons campé, dans une vaste plaine couverte d'herbe, où de nombreux amas de stalactites calcaires attirent notre attention ; cette plaine était apparemment recouverte autrefois par les eaux. On ne trouve que rarement le calcaire dans l'intérieur de l'Afrique, mais ici les débris de stalactites sont répandus partout, et par endroits on en trouve des amas qui sans doute doivent leur formation à la superstition des caravanes. De pareils tas de sable, de bois ou de pierres existent souvent au bord du chemin, et chaque porteur a soin d'y ajouter quelque chose ; une pierre, un morceau de bois, ou même, en passant, un peu de sable poussé avec le pied.

Puis nous gravissons lentement une autre chaîne de collines, et après une marche de trois heures nous nous installons tout en haut près d'un village nommé Ipara et ne consistant également qu'en quelques tembés.

Du point où nous sommes, nous dominons une vaste étendue de pays. Du Nord à l'Est l'horizon est borné par une haute chaîne de montagnes que nous apercevions déjà au Nord-Est depuis notre départ de Magombia. Au Sud court une autre chaîne moins élevée, qui sans doute va se confondre à l'Est avec la première, et d'où se détachent de petits contreforts qui descendent jusqu'à nous. La hauteur sur laquelle est Ipara lui-même est un de ces contreforts. Au Nord-Est le pays semble s'abaisser jusqu'au pied des montagnes. Je ne sais quelle peut être la direction des eaux ; je me souviens bien qu'il existe un lit de ruisseau près du Marenga mkali, mais je n'ai pu constater s'il emmenait l'eau du Marenga ou s'il l'y amenait.

6 novembre. — D'Ipara à Msanga, quatre heures.

Nous marchons vers l'Est en nous rapprochant constamment de la haute chaîne de montagnes qui forme l'arête du plateau intérieur du côté de la mer. Tantôt nous avançons à travers la broussaille, tantôt nous traversons une plaine assez découverte, puis, après une marche de quatre heures, nous atteignons le district de Msanga, sur la frontière sud-est duquel nous campons. Nous ne sommes plus qu'à une demi-heure du pied de ces montagnes qui, bien que couvertes de brouillards, nous offrent un aspect dont nous sommes privés depuis longtemps. Malheureusement elles sont encore arides et desséchées. L'eau non plus n'y sera pas bien abondante ; du moins nos gens restent absents des heures entières ; mais malgré tout l'œil est réjoui par ce nouveau spectacle. — Msanga est le district le plus peuplé que nous ayons rencontré depuis Nyangwira, car nous avons laissé au Sud tous les cantons populeux. On me dit qu'il y a ici quarante-quatre tombés.

Les gens de Msanga passent pour être les plus voleurs parmi les Wagogos, et ce n'est pas peu dire". Ils viennent en effet dans notre camp pour voir et, à peine pouvons-nous en croire nos oreilles, réclamer un hongo, ce qu'ils n'ont pas fait avec les blancs depuis quatre ou cinq ans. A cette époque un marchand allemand qui essayait d'aller à Tabora pour acheter de l'ivoire traversa leur pays. Il avait une escorte nombreuse et bien armée, et pas de marchandises. Comme il refusa de payer le hongo qu'on lui demandait, sous prétexte qu'il n'avait rien, les gens de Msanga l'attaquèrent. Mais ils furent repoussés par les askaris, et l'Allemand, prenant à son tour l'offensive, s'empara d'un tembé dans lequel il se fortifia et attendit tranquillement les événements. Le tembé renfermait assez de vivres, et la source étant à portée de fusil, les Wagogos n'osèrent empêcher d'y puiser de l'eau. L'affaire prenait une tournure si grave que les indigènes commencèrent à négocier et, au lieu de recevoir un hongo, durent fournir des bœufs et de l'ivoire pour se débarrasser de ce blanc si dangereux.

Les Wangwanas de Stanley rappelèrent cette histoire aux gens de Msanga et laissèrent prévoir que l'on ferait de même, et encore pis. La leçon avait suffi ; on ne parla plus de hongo. Du reste ils auraient mieux fait de surveiller leurs troupeaux que de venir fainéanter dans notre camp, car pendant ce temps une bande de Masaï était sortie de la montagne voisine et leur avait enlevé un certain nombre de vaches. Ces montagnes sont habitées par des tribus Masaï, et c'est des environs, paraît-il, que Mintinginia avait fait venir les Wahumbas qu'il lança sur l'Usongo.

7 novembre. —

Les vivres étant ici un peu plus abondants, nous y restons un jour que j'emploie en partie à déterminer la longitude. L'année dernière nous avions campé à une heure de marche plus au Nord et exercé pendant la nuit une surveillance très active, puis nous nous étions mis en route à travers la forêt.

Rien ne nous avait été volé, et cette fois encore il en a été de même ici. Au soir, quelques-uns de nos Bukumbis se rendent à un tembé et ne reviennent qu'à la nuit, riant et ramenant une chèvre. Ils nous racontent une curieuse histoire. Cette tribu nègre pratique des sortilèges pour obtenir de la pluie et une belle récolte de sorgho. Mais aucun sorcier n'est prophète en son pays. Pour des choses aussi importantes que l'eau et la récolte on va chercher des sorciers fort loin. Un de nos porteurs affirme alors qu'il y est passé maître, et naturellement les autres confirment son dire. On lui demande de faire à l'instant de la pluie, mais c'est un rusé gaillard. — « Pour cela il me faut plusieurs jours, et comme je pars demain, je regrette vivement. .. » — Mais pour une bonne récolte de sorgho il pourrait faire des « Dawas » moyennant une chèvre. Le marché fut conclu, quelques contorsions furent faites, la chèvre fut amenée au camp et mangée sur-le- champ à la grande joie des Bukumbis, tout fiers du tour qu'ils avaient joué.

Et chez eux ces mânes gens font venir de loin des sorciers qu'ils paient fort cher, pour obtenir une bonne récolte et ouvrir le ciel quand il est fermé ! Kigonga, le mtémi de Bukumbi, a une grande réputation comme faiseur de pluie et malgré cela, chaque année il envoie chercher un autre sorcier pour procurer ce bienfait à ses sujets ! A trompeur trompeur et demi ! Avec tout cela, ces gens tiennent à leur croyance aux sorciers, bien plus qu'on ne pourrait le penser en voyant si manifestement la supercherie. Combien de fois nous demande-t-on de faire de la pluie. De longues années de prédication seront nécessaires pour affranchir les nègres de cette croyance ridicule et les amener au Dieu qui seul peut leur donner, avec les biens temporels, le salut éternel.

8 novembre. — De Msanga à Niagalû, deux heures et quart.

De notre camp jusqu'à l'entrée du Marenga mkali nous n'avons qu'une petite marche. Au bout d'une heure nous atteignons Masweyu, un village tout nouveau ; la forêt a été défrichée il y a peu de temps et les tembés sont cachés dans la broussaille.

Il y a cinq ou six ans tout n'était encore que pori, aujourd'hui le district est assez peuplé ; seules les souches d'arbres restées au milieu des champs de sorgho indiquent que la broussaille n'a été abattue que depuis quelques années. Nous traversons un lit de ruisseau se dirigeant vers le Nord-Est et aboutissant à un autre plus important qui coule vers l'Est ; nous suivons celui-ci quelque temps jusqu'à la limite du pays cultivé, et après une marche de deux heures et quart nous établissons notre camp dans la vallée, sous de grands acacias en forme de parasols. Cette vallée étroite est la route que les eaux du bassin nord-est de l'Ugogo se sont frayée à travers le Marenga mkali et ensuite vers le Sud ; dans le ruisseau lui-même apparaît encore çà et là un filet d'une eau quelque peu salée. La contrée s'appelle, sans doute, d'après le ruisseau, Niagalu, nom qui désigne surtout les hautes montagnes que nous voyons maintenant au Nord. Elle est habitée par des Masaï, dont le chef ; Ngaru, est l'ami de Mintinginia. Ngaru habite à Kisongo ; ce sont ses gens qui ont enlevé, il y a deux jours, les troupeaux de Msanga.

Peu après notre arrivée au camp apparut une bande de Masaï forte d'environ 150 hommes, avec le bouclier et la lance ; les chefs y maintiennent une sévère discipline, car, sans dire un mot et sans quitter d'un pas le sentier, ils défilèrent rapidement devant le camp, se suivant comme des oies. Sans doute ils en veulent cette fois aux bœufs d'une autre tribu Ugogo.

Nous sommes ici juste à la frontière de la contrée si redoutée des caravanes et portant le nom de Marenga mkali, c'est-à-dire en Kinyamuézi : Eaux âmères. Le mot « chunyu » qui désigne sur certaines cartes les villages a le même sens. Chunyu, l'eau amère, se trouve partout, et chaque campement s'appelle dans cette contrée chunyu. Mais ce n'est pas seulement le manque d'eau qui a donné une si mauvaise réputation au Marenga mkali ; rarement une caravane traverse le pays sans être attaquée par des bandes de Masaï. — Quelle sera la distance pour arriver à l'eau par la route du Sud ?

Je l'ignore ; mais par celle que nous suivons nous avons jusque-là une bonne journée de marche, pas trop terrible cependant ; nous avons fait sans peine des étapes pareilles et même plus fortes. Mais malgré cela les mots : « demain nous entrerons dans le Marenga mkali » font naître un léger frisson chez la plupart des gens.

En errant dans la broussaille voisine pour tuer quelques oiseaux destinés à Emin-Pacha, j'ai cueilli par hasard un jeune bourgeon encore sans feuilles, sur un arbrisseau qui ressemble à un pommier sauvage. Mes mains sentaient très fort l'essence de térébenthine. Après un examen plus approfondi, je trouvai que la sève de cet arbrisseau est très visqueuse et répand une forte odeur de térébenthine. Les feuilles et les fleurs n'étant pas encore poussées, il était impossible de rien déterminer. Les Waswahelis nomment cet arbuste mtuitui et en mâchent les jeunes pousses dans les affections de la poitrine, ce qui reviendrait au traitement par l'essence de térébenthine. On trouve cette plante partout, depuis le Nyanza jusqu'ici, mais cette odeur térébenthinée m'a frappé pour la première fois aujourd'hui seulement que l'arbuste est en pleine sève.

9 novembre. — De Niagalu à Kambi par le Marenga mkali, six heures trois quarts.

En l'honneur du Marenga mkali nous sommes debout de très grand matin. Dès cinq heures la caravane est en marche. Nous suivons quelque temps l'étroite vallée où nous avons campé, puis nous entrons dans la plaine 'après avoir franchi le ruisseau mentionné hier; il coule vers le Sud et toutes les eaux du Marenga mkali paraissent prendre cette direction. Au Nord, une chaîne de petites collines nous accompagnent à travers la plaine, mais elles tournent ensuite vers le Sud et nous sommes obligés de les franchir, car notre marche nous mène vers le Sud-Est. Arrivés sur le sommet, nous apercevons la seconde des chaînes de montagnes qui forment le bord du plateau du côté de la mer, celle de l'Usagara ; c'est au pied de ces montagnes que nous devons camper aujourd'hui. Elles s'élèvent à une grande hauteur, renfermant des abîmes pittoresques et sauvages, mais sont actuellement arides et brûlées par le soleil.

Peu à peu nous nous en approchons ; puis, passant devant un pic élevé, à double sommet, nous campons à onze heures trois quarts au pied de cette montagne, abrités contre la violence du vent d'Est par une petite éminence.

Ce qui frappe dans ces montagnes, c'est leur forme généralement conique ; on voit un grand nombre de cônes semblables s'élever du sol en avant du massif et même au milieu de la plaine. L'un d'eux la domine d'au moins 800 mètres. Je suis trop peu savant en géologie pour pouvoir reconnaître la nature de ces roches, mais toutefois, à moi profane, elles me paraissent d'origine volcanique. Entre notre camp et les hautes chaînes de montagnes allant du Nord-Ouest au Sud-Est se trouve la plaine de Kambi ; elle est assez peuplée, mais jouit d'une mauvaise réputation à cause du vent violent qui y règne toujours. Les tombés sont presque tous situés au pied de la montagne, d'où descendent de nombreuses sources dont l'eau se perd à peu de distance.

La population est mélangée. Elle se compose surtout de Wagogos, mais nous trouvons aussi quelques Wanyamuézi, et entre autres des Masaï, qui viennent ici abreuver leurs troupeaux. M. Stanley a encore bon nombre de bœufs. Peu de temps après l'installation du camp, l'officier soudanais qui est chargé du troupeau, — un beau nègre à l'allure militaire, — se présenta devant l'explorateur et lui annonça que 60 à 70 Masaï avaient soudain fait irruption dans la caravane et cherché à emmener les bœufs. Il leur avait intimé l'ordre de laisser les animaux tranquilles, mais ces Masaï ne l'écoutant pas et cherchant au contraire à emmener le bétail dans la broussaille, lui et ses gens avaient tiré. Deux étaient morts, les autres avaient pris la fuite. L'escorte du troupeau est forte de dix à douze hommes, qui ont donc suffi pour repousser une attaque de Masaï. La bravoure de cette race si redoutée partout repose sur la lâcheté de ses adversaires. Des Wanyamuézi et même des Wangwanas auraient pris la fuite devant cette subite attaque, et les bœufs auraient été perdus.

Nos Soudanais, déguenillés mais intrépides, firent feu, et les Masaï, quoique supérieurs en nombre, gagnèrent aussitôt le large, évitant un combat dont ils seraient certainement sortis vainqueurs, mais non sans perdre quelques hommes. Nos gens fatigués par cette marche pénible — nous étions allés très vite, M. Stanley ayant dit qu'il voulait traverser le Marenga mkali en six heures — allèrent chercher la première eau venue, qui était assez salée. En face, dans la montagne, il s'en trouve de très bonne, mais elle est encore à une heure et demie ou deux heures de marche.

10 novembre. — De Kambi à Mpuapua, quatre heures et demie.

« C'est aujourd'hui que nous arrivons à Mpuapua ! » crient de grand matin les porteurs. Mpuapua est en effet une étape importante sur le chemin de la côte. Avec le Marenga mkali, si mal famé, finit le désagréable pays d'Ugogo ; à Mpuapua il y a des vivres, et l'on y fait séjour. Pour nous-mêmes Mpuapua n'est pas indifférent, car là nous aurons enfin des renseignements précis sur les événements de la côte et sur les affaires d'Europe.

Aussi personne n'a-t-il besoin qu'on le pousse en avant, et longtemps avant le coup de sifilet du maître la plus grande partie de la caravane est déjà en marche. Nous traversons la plaine de Kambi, franchissant plusieurs lits de ruisseaux à sec, qui à la saison des pluies conduisent vers le Sud-Est l'eau venant des montagnes situées devant nous. Ensuite nous commençons à monter d'abord lentement, et nous passons devant un campement de Masaï. Quelques-uns de ces brigands se sont retranchés là entre d'énormes blocs de granit et y ont mis en sûreté les nombreux troupeaux de bœufs qu'ils volent partout. Ce sont sans doute les gens de ce camp qui ont tenté hier ce hardi coup de main contre le bétail de notre caravane.

Ce campement dépassé nous gravissons péniblement des roches calcaires, et ce n'est qu'au bout de deux heures que nous atteignons le col. La chaîne de montagnes que nous franchissons semble, au Sud, se confondre avec la plaine, de sorte que l'on peut, sans monter, y passer de Mpuapua au Marenga mkali.

Tout au loin, dans la direction du Sud, nous voyons sur le bleu du ciel d'autres montagnes allant vers le Nord-Ouest. La descente dans la plaine s'effectue rapidement. A gauche dans la montagne est la mission anglaise de Kisokwé, que Buschiri n'a pas inquiétée. Une fois dans la plaine, nous suivons dans la direction de l'Est- Sud-Est la chaîne de collines qui est à notre gauche. Le pays est en partie cultivé ; dans d'autres endroits nous marchons sous de hauts acacias-parasols. Le sol est formé d'un terreau dans lequel les pluies ont creusé de profonds ravins, désagréables à traverser.

En sortant d'une broussaille, nous découvrons le drapeau allemand sur une légère hauteur dans la plaine, et après une marche de quatre heures et demie nous campons sous de grands sycomores près du ruisseau de Mpuapua, la première eau courante (à l'exception des torrents dans la saison des pluies) que je rencontre depuis que j'ai franchi ce même ruisseau l'année dernière.

Ce ruisseau, lui aussi se perd au bout de quelques centaines de pas dans le sable de la plaine ; mais au contraire, si l'on remonte dans la gorge d'où il sort, on trouve que plus haut il devient toujours plus abondant, et au bout d'une demi-heure on a devant soi une eau fraîche et limpide murmurant agréablement à travers les blocs de granit. Les bœufs ne peuvent venir jusque-là, mais un peu plus bas l'eau est salie par les troupeaux et doit provoquer des maladies. De plus, à mesure que le débit du cours d'eau diminue, son goût salé augmente.

C'est au débouché de ce ruisseau dans la plaine que se trouvent sur un contrefort de la montagne les ruines de l'ancienne station allemande détruite par Buschiri. Un Allemand, M. Nielsen, y fut tué ; une croix indique la place de la sépulture : R. I. P.² M. Giese put s'échapper et arriver à la côte. L'année dernière j'avais passé avec ces messieurs quelques heures agréables, personne ne songeait encore aux dangers, la nouvelle du soulèvement n'était pas arrivée jusque-là !

² I. Requiescat in pace

— Dans la construction de l'ancienne station on semblait avoir pris pour modèle un des vieux châteaux d'Allemagne ; le nouveau fort, au contraire, est bâti suivant les exigences de la science moderne. Au milieu de la plaine se trouve une éminence à laquelle on peut accéder de tous côtés par une pente douce. M. Wissmann y a fait construire en blocs de granit une épaisse muraille sèche haute de 2 mètres, formant un carré d'environ 40 mètres de côté. Sur un bastion, dominant toute la plaine, est braquée la petite pièce d'artillerie qui se trouvait dans l'ancienne station et qu'un chef indigène a sauvée. A l'abri de la muraille s'élèvent les huttes des 100 soldats soudanais ou zoulous et les tentes des trois Européens qui commandent cette troupe.

Le commandant, malade de la dysenterie, est couché dans une hutte de terre, de construction primitive. Toute cette installation porte le cachet du provisoire, mais, en tout cas, elle est bien militaire.

Le fort commande au loin toute la plaine, l'épaisse muraille offre aux défenseurs une protection complète, et de plus un large rempart de broussailles d'acacias, dont l'unique entrée est fermée la nuit, en défend entièrement l'accès. Le pays étant découvert jusqu'à une portée de fusil, il est impossible de songer à s'emparer du fort par surprise. Il n'y manque qu'une seule chose : l'eau. On va la chercher au ruisseau, distant d'environ 500 mètres ; mais dans cet endroit il est souillé par les troupeaux, et cette eau donne forcément la dysenterie ; c'est à cette cause que j'attribue les cas de cette maladie qui se sont déclarés à Mpuapua.

M. le lieutenant Schmidt, un des chefs de l'expédition, avait été laissé à Mpuapua par M. Wissmann pour servir de guide et d'escorte à Emin-Pacha. Il m'a dit que l'on n'y buvait plus que de l'eau bouillie, mais il souffre, lui aussi, d'une affection analogue à la dysenterie. Je crois que l'intérêt de la santé commune exige absolument que l'on creuse à Mpuapua un puits pouvant fournir à la garnison de l'eau de bonne qualité.

M. Giese en avait fait creuser un dans la vallée pour ses hommes, mais aujourd'hui ce puits est comblé. Lui-même envoyait chercher de l'eau à une source située fort loin dans le ravin, et n'avait pas besoin de boire de l'eau contaminée du ruisseau. Aussi n'ai-je pas entendu dire qu'il se soit plaint de la dysenterie.

Le poste de Mpuapua est important comme étape vers l'intérieur. Déjà maintenant les caravanes arabes l'évitent. , car elles amènent presque toutes des esclaves. Plutôt que de passer par cet endroit, elles préfèrent traverser pendant deux jours un pays montagneux et privé d'eau. Mais quand l'ordre sera complètement rétabli sur la côte et que les Allemands auront pénétré jusqu'à Unyanyembé, on pourra forcer ces caravanes à faire viser leurs papiers à chaque poste allemand. Il faut que l'on empêche de tourner Mpuapua, car beaucoup de pauvres gens, porteurs et surtout esclaves, trouvent la mort dans ces sentiers de montagnes impraticables, à travers d'arides solitudes. Il y a dix ans, Mpuapua était encore peu peuplé ; aujourd'hui toute la vaste plaine jusqu'aux montagnes du Sud est déboisée, et de nombreux tombés s'y sont élevés.

La population se compose surtout de Wagogos, mais ils ne sont pas si effrontés que dans leur vrai pays. Sur la frontière, la broussaille s'éclaircit chaque jour. Ici il y a une mission anglaise, qui a été également pillée par Buschiri. M. Schmidt nous raconte qu'un chef, probablement complice de l'Arabe, avait enivré les sentinelles de la station allemande, et que Buschiri avait pu ainsi pénétrer sans difficultés dans le fort et y tuer M. Nielsen. M. Giese sauta par la fenêtre et se réfugia chez les indigènes. Quelques-uns de ses soldats firent feu sur Buschiri qui prit également la fuite et perdit son âne. Ce ne fut que longtemps après qu'il revint une seconde fois et détruisit la station abandonnée ³.

³ Cette surprise eut lieu le 28 juin. Les coups de fusil avaient aussi réveillé les habitants du village de Mpuapua, situé non loin du poste, et ils se portèrent contre Buschiri avec 40 fusils Mauser que Giese leur avait distribués. Buschiri dut se retirer en perdant plusieurs hommes. Après que le lieutenant Giese fut resté caché jusqu'au 2 juillet, attendant la guérison de ses pieds blessés par les épines, il reprit le chemin de la côte, accompagné seulement de deux askaris, et arriva heureusement à Bagamoyo.

11 novembre ⁴. — Mpuapua. Aujourd'hui nous nous reposons.

Je vais au fort pour causer allemand. Le commandant est gravement malade de la dysenterie ; le Dr Emin-Pacha avec le Dr Parke, médecin de l'expédition Stanley, lui prodiguent leurs soins. Cette dysenterie si fréquente à Mpuapua est uniquement causée par la mauvaise qualité de l'eau ; il faudrait remédier le plus tôt possible à cet état de choses. Si quelque lecteur de ces lignes est jamais poussé vers l'Afrique, voici un remède qui lui sera peut-être de quelque utilité : en cas d'attaque légère, et dès le début de la maladie, boire à petites doses, en vingt-quatre heures, 20 à 25 gouttes d'acide phénique mélangées dans un litre d'eau. Le malaise disparaîtra dès le premier jour. Dans le cas contraire, il faut répéter le traitement le second jour et l'on sera certainement guéri. Si l'attaque est plus grave, on doublera la dose d'acide phénique et l'on donnera par jour trois injections intestinales de ce mélange, chacune d'un tiers ou d'un quart de litre.

⁴ Le journal des, jours suivants (du 11 au 17 novembre) a été rédigé après coup. Cette circonstance explique les quelques redites qui s'y trouvent

Nous avons perdu beaucoup de missionnaires en Afrique, mais grâce à ce remède aucun jusqu'ici n'a succombé à la dysenterie. La mauvaise qualité de l'eau exposant souvent à de pareilles affections, je conseillerai à tout voyageur de considérer un irrigateur comme objet de première nécessité. En outre des cas de dysenterie, cet appareil peut rendre d'autres bons services, car il évitera dans beaucoup de circonstances nombre de pilules et autres remèdes.

Le soir les Zoulous de la garnison viennent exécuter une danse de guerre qui remplit de terreur nos braves Wasukumas. Les Zoulous forment un cercle ; au milieu de ce cercle l'un ou l'autre d'entre eux livre des semblants de combat à un ennemi imaginaire, en faisant des bonds désordonnés qui dénotent une extraordinaire souplesse. Le chant de ceux qui l'entourent varie suivant le genre de combat. Tantôt un nègre s'élance armé d'un bâton, puis, évitant par des bonds agiles les coups de ses adversaires supposés, il les terrasse l'un après l'autre ; ensuite un autre s'avance en glissant sur la terre comme un serpent, le fusil en joue, avec autant d'adresse que d'agilité.

Un troisième provoque son adversaire avec un grand sabre, et lui prédit du geste, à ne pas s'y tromper, qu'il va lui trancher la tête, ce qu'il fait en effet après une courte lutte, aux applaudissements de l'assistance. Puis un gaillard gigantesque sort des rangs, tenant à la main une courte épée et, sautant de tous côtés, il se débarrasse de ses ennemis invisibles, en s'accompagnant d'un violent sifflement, que tous imitent en mesure. Dans cette lutte il roule souvent à terre, représentant un combat corps à corps comme Cooper en décrit dans son Dernier des Mohicans. En terminant il s'approche du P. Girault et lui caresse la barbe : c'est pour eux la plus grande marque d'amitié, elle signifie : « Je suis ton ami et je couperai la tête à tons tes ennemis. » Nos Wasukumas ne pouvaient que répéter « Wangonis » ; ils reconnaissaient dans les soldats zoulous les Wangonis si redoutés chez eux, ou, suivant d'autres, les Watutas qui, vers 1860, sont en effet venus du Sud dans l'Unyanyembé et ne vivent que de vol et de pillage.

Mirambo du reste les a presque tous anéantis. Ce jeu guerrier terminé, quand les terribles « Wangonis » eurent reformé leurs rangs et repris le chemin du fort dans un ordre militaire, les Wasukumas disaient : « Maintenant nous croyons que les blancs sont plus forts que nous, car partout où il y a des diables sur la terre, ils savent les dompter, leur apprennent à combattre comme eux et les lancent ensuite contre leurs ennemis. Avec cent de ces Wangonis, vous pouvez aller où vous voudrez. »

12 novembre. —

L'état de M. de Medem étant très critique, M. Stanley reste un second jour afin de ne pas le priver des soins des médecins. Les indigènes de Mpuapua sont complètement soumis à l'influence allemande. Sur l'ordre de M. Schmidt, le chef de la troupe de Wissmann, un marché s'organise au fort sous la surveillance des soldats allemands ; les deux races font bon ménage, et les chefs indigènes s'y rendent pour délibérer sur les affaires du pays.

Pour les caravanes il n'en est pas de même. Celles des indigènes, qui apportent l'ivoire, le tabac, le sorgho, etc., suivent la meilleure route, celle de Mpuapua. Mais les caravanes arabes, qui maintenant sont accompagnées pour la plupart par des Wanyamuézi, afin d'en cacher l'origine, évitent Mpuapua, parce qu'elles amènent le plus souvent des esclaves. Si les choses se passent ainsi, ce poste manquera bientôt son but. Mais nous espérons bien que tout n'est pas fini. S'il existe un jour une série de postes depuis les lacs jusqu'à la côte, et que l'on confisque sur la côte les marchandises de toutes les caravanes qui n'auront pas fait viser leurs papiers à chaque poste, messieurs les arabes seront bien obligés d'envoyer, eux aussi, leurs caravanes par la route prescrite et de ne plus éviter les stations. Rester à Mpuapua ce serait s'arrêter à moitié chemin.

Au soir nous étions déjà au lit quand je m'entendis appeler. — « Qui va là ? » criai-je. — Emin-Pacha. — Immédiatement je me lève et j'ouvre la tente. Qu'y avait-il donc ?

Un jour Emin étant souffrant, je lui avais donné une bouteille de notre vin de messe ; il l'avait acceptée, mais me l'avait rendue pour la lui garder parce qu'il n'avait pas de place. Aujourd'hui il la réclame pour M. de Medem, le lieutenant malade. Suivant moi, ce trait donne bien l'idée de son caractère : patienter, souffrir pour soulager les autres. C'est là peut être aussi le secret qui lui a permis de se maintenir si longtemps dans le Soudan ; ne demandant rien pour lui-même, il ne vivait que pour être utile aux autres.